



**HAL**  
open science

## Productivisme

Simon Persico

► **To cite this version:**

| Simon Persico. Productivisme. Dictionnaire d'écologie politique, 2025, pp.433-437. <halshs-05355182>

**HAL Id: halshs-05355182**

**<https://shs.hal.science/halshs-05355182v1>**

Submitted on 8 Nov 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Productivisme

Dans Adrien Estève, Sylvie Ollitrault, Amandine Orsini, Simon Persico, Bruno Villalba et Mathilde Allain (dirs.), *Dictionnaire d'écologie politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2025, pp. 433-437

Mots clés : croissance, technologie, capitalisme, progrès, travail, consommation

Simon Persico, Sciences Po Grenoble – UGA, Pacte

### Résumé

Le productivisme est un métaparadigme socio-économique émergeant à la fin du XIXe siècle, qui érige l'augmentation continue de la productivité, de la production et de la consommation en finalité première de l'organisation sociale. Conceptualisé par le chimiste et industriel belge Ernest Solvay, il s'agit de rationaliser et d'intensifier l'ensemble des processus productifs — agricoles, industriels, intellectuels — au nom du progrès matériel et social. Dès le XXe siècle, le productivisme s'impose comme un cadre dominant, souvent implicite, structurant les politiques économiques, les modèles technoscientifiques et les imaginaires collectifs, quels que soient les régimes politiques, capitalistes ou socialistes. Ses détracteurs — écologistes, féministes, philosophes — soulignent que le productivisme bouleverse les rapports humains au travail, à la nature et à la communauté. En reléguant à la marge les activités non productives (soin, engagement civique, création), il accélère les rythmes sociaux, engendre une aliénation croissante et exerce une pression insoutenable sur les socio-écosystèmes.

### Abstract

A socio-economic metaparadigm emerging in the late 19th century, productivism prioritizes the continuous increase of productivity, production, and consumption as society's primary goals. Conceptualized by Belgian chemist Ernest Solvay, it rationalizes industrial, agricultural, and intellectual processes in the name of material and social progress. By the 20th century, productivism became a dominant, often implicit, framework shaping economic policies, technological development, and social models across capitalist and socialist systems alike. Critics—including ecologists, feminists, and philosophers—argue that productivism disrupts human relationships with labor, nature, and community. It marginalizes non-productive activities (e.g., care, civic engagement) and accelerates social rhythms, leading to alienation and ecological strain.

C'est le chimiste et industriel belge Ernest Solvay, un authentique *productiviste*, qui propose la première conceptualisation du productivisme à la fin du XIXe siècle. Il s'agissait de rationaliser et d'intensifier l'ensemble des processus productifs – agricoles, industriels, intellectuels – au nom du progrès matériel et social (Audier 2019). Plus d'un siècle plus tard, on peut définir le

productivisme comme un régime de production dans lequel l'augmentation continue de la productivité, de la production et de la consommation constitue la finalité première de l'organisation sociale. Le productivisme est un métaparadigme, un cadre global d'intelligibilité et d'action qui traverse les idéologies, les secteurs technoscientifiques et les régimes politiques. Il a structuré les politiques économiques, les modèles sociaux et les imaginaires depuis la révolution industrielle, souvent de manière implicite. Ce sont donc essentiellement ses détracteurs – écologistes, critiques du développement et de la technique – qui ont contribué à en forger une définition rigoureuse et à en dégager les logiques systémiques.

### **Le productivisme : un métaparadigme qui ne dit pas son nom**

Avant de nourrir l'essor du mouvement s'y opposant – l'écologisme –, le productivisme s'est imposé dans la plupart des sociétés modernes sans vives contestations. Comme la plupart des processus de modernisation, le productivisme est peu revendiqué en tant que tel par les innombrables élites politiques ou économiques qui l'ont promu (Audier 2019). Il se déploie progressivement sur les bases du capitalisme et de la révolution industrielle, s'amplifie avec la colonisation et s'universalise au XXe siècle avec l'avènement de la société de consommation.

Ce compromis thermo-industriel repose sur une articulation entre croissance économique, ordre social et extraction massive des ressources naturelles et des énergies fossiles. Il s'est imposé dans des régimes politiques très différents, qu'ils soient capitalistes ou socialistes – la vulgate marxiste majoritaire prônant le développement sans limite des forces productives. Dans la France de l'après-guerre, l'adhésion à l'idéal productiviste transcende ainsi les clivages partisans (Bess 2011). Deux discours emblématiques en témoignent : dans le premier, Maurice Thorez, dirigeant du PCF, enjoint son auditoire à « produire afin que nous puissions accomplir, poursuivre, développer l'œuvre de libération » (Discours aux mineurs, 1945) ; de l'autre côté de l'échiquier politique, le général De Gaulle, appelle à « produire toujours plus et toujours mieux [...] sous peine de nous enliser dans une amère médiocrité » (Vœux présidentiels, 1964).

Dans l'après-guerre, le productivisme s'institutionnalise au sein du compromis fordiste entre le capital et le travail : en échange de la standardisation et de la subordination dans le travail, les salariés se voient garantir une augmentation de leur pouvoir d'achat et de leur accès à la consommation. L'augmentation continue de la productivité devient intégrée aux politiques keynésiennes et à l'État-providence. Le productivisme fonctionne alors comme un cadre régulateur hégémonique, à la fois matériel et symbolique qui résistera au tournant libéral des années 1980, même si le développement économique se fait alors au bénéfice des porteurs de capitaux et, souvent, au détriment de travailleurs pris dans le dilemme entre travail dégradé et nécessité/désir de consommation accrue (Lipietz 2012).

Ce régime est d'autant plus efficace qu'il s'appuie sur un indicateur devenu central dans l'action publique : la croissance économique. Concept tardif, l'augmentation annuelle du produit intérieur brut, ne s'impose comme objectif primordial qu'à partir des années 1950, ce qui

contribue d'ailleurs à naturaliser la logique productiviste (Méda 2013). Mais cette dynamique historique prépare une transformation planétaire. La « grande accélération » décrite par McNeill et Engelke (2014) – explosion des indicateurs de production, d'extraction d'énergie, de consommation, d'émissions – marque l'entrée dans l'Anthropocène. C'est à partir de cette bascule que se développe une critique structurée du productivisme.

### **Critiques du productivisme : comprendre un monde qui produit trop et aliène**

Si le productivisme s'est longtemps imposé comme un horizon indiscuté de l'action publique, plusieurs penseurs et penseuses ont contribué, dès le milieu du XIXe siècle, à en révéler les impensés et les impasses. Les critiques convergent sur un point : en érigeant la production comme finalité centrale, le productivisme a bouleversé nos rapports au monde, au vivant, au travail, aux autres et à nous-mêmes. Il ne s'agit pas simplement d'un excès de production, mais d'un basculement anthropologique et civilisationnel.

Une première ligne critique interroge l'impact du productivisme sur les conditions mêmes de l'agir humain. Arendt (1958) observe que la société moderne a inversé l'ordre des priorités entre travail, œuvre et action. Le primat accordé à l'activité productive (le *faire*) a marginalisé l'espace de l'action politique (le *dire*). Cette mise en retrait de la liberté au profit de la productivité est prolongée, de manière plus sombre encore, par Günther Anders qui décrit un monde où les produits techniques et industriels se déploient plus vite que notre capacité à en penser les conséquences. L'humain devient inférieur à ses propres productions. C'est dans cette filiation que s'inscrivent encore aujourd'hui les pensées technocritiques face au développement des intelligences artificielles génératives et des automobiles autonomes.

Un deuxième axe, plus sociologique et féministe, met en lumière ce que le productivisme rend invisible. Federici (2014), par exemple, retrace comment la mise en place de l'économie capitaliste a reposé sur l'exclusion du travail reproductif des sphères de la valeur. La destruction des formes communautaires et la domestication du corps féminin ont permis d'organiser une société tournée vers l'accumulation. Cette critique est reprise, dans un autre registre, par Méda, qui montre que la centralité du travail productif dans nos représentations empêche de valoriser d'autres formes d'activités : soin, éducation, engagement civique. Tout ce qui ne se mesure ni en PIB, ni en rendement, est dévalorisé.

Enfin, plusieurs penseurs soulignent que le productivisme ne tient pas uniquement à une organisation économique. Serge Latouche, en critiquant l'économie de croissance, insiste sur le fait que l'obsession du plus (produire, consommer) repose sur une croyance d'ordre religieux. Herbert Marcuse, suggère aussi que cette idéologie colonise nos subjectivités : même les aspirations à la liberté ou au bonheur sont reconfigurées pour mieux s'ajuster aux logiques du système productif. On retrouve les échos de ces pensées dans la critique des modes de vie insoutenables vers lesquels publicités et consommations ostentatoires guident les citoyennes et citoyens.

Avec le productivisme, les êtres humains sont cantonnés à travailler et consommer toujours plus et plus vite. C'est ce que pointe Hartmut Rosa avec sa théorie de l'accélération sociale. Le rythme effréné auquel sont soumises toutes les activités humaines génère un sentiment de désynchronisation avec le monde et une perte de sens. André Gorz avait déjà souligné que l'obsession de la productivité conduit à une dépossession du temps vécu, et que l'automatisation, loin de libérer, enferme dans une dépendance accrue au travail et à la technologie. Il appelait au contraire à réorienter les sociétés vers des formes d'activité autonomes.

Ces critiques ne proposent pas de recette pour sortir du productivisme – si la tâche est difficile pour le capitalisme, que dire alors du productivisme ? –, mais elles en révèlent les coûts humains, sociaux et écologiques. Surtout, elles permettent de comprendre que le productivisme n'est pas simplement un excès de développement, mais une forme d'organisation globale du monde – une grille de lecture dominante, façonnant ce qui est valorisé, financé, désiré : la nouvelle infrastructure, la nouvelle technologie, le nouveau quartier, le nouveau service... Face à une telle domination, les contours d'une pensée post-productiviste qui ne se réduirait pas à l'austérité ni à la technophobie ont parfois du mal à se préciser : les idéaux centrés sur le renoncement et la sobriété doivent encore trouver leur articulation et leur désirabilité.

## Bibliographie

Arendt, Hannah. 1958. *The Human Condition*. Chicago: University of Chicago Press.

Audier, Serge. 2019. *L'âge productiviste: hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*. Paris, France: La Découverte.

Bess, Michael. 2011. *La France vert clair : écologie et modernité technologique, 1960-2000*. Seyssel: Champ Vallon.

Federici, Silvia. 2014. *Caliban et la sorcière: femmes, corps et accumulation primitive*. Genève: Entremonde.

Lipietz, Alain. 2012. *Green Deal. La crise du libéral-productivisme et la réponse écologiste*. Paris: La Découverte.

McNeill, John Robert, et Peter Engelke. 2014. *The great acceleration: an environmental history of the anthropocene since 1945*. Cambridge: Harvard University Press.

Méda, Dominique. 2013. *La mystique de la croissance: comment s'en libérer*. Paris: Flammarion.